

## **La Grande Guerre : une mémoire pacifiée ?**

« Nous ne les oublierons jamais ». C'est ainsi que Nicolas Sarkozy achève son discours prononcé aux Invalides, le 17 mars 2008, à l'occasion de l'hommage national organisé après le décès du dernier poilu, Lazare Ponticelli. Mais de quoi devons-nous nous souvenir ? Et qu'est-ce que nous ne devons pas oublier ? Devons-nous nous rappeler le patriotisme viscéral de cette génération sacrifiée, au risque de légitimer et grandir ce conflit qui marque l'apogée du nationalisme triomphant ? Doit-on au contraire porter l'accent sur toutes les horreurs endurées par les combattants et menacer ainsi de transformer les poilus en victimes ? A vrai dire, ce conflit d'interprétation qui recoupe un affrontement classique entre droite et gauche ne date pas d'hier mais remonte au 11 novembre 1918 au moins, et s'est exprimé avec virulence dans l'entre-deux-guerres quand s'opposaient la figure du héros tombé consciemment pour sauver son pays à celle de la chair à canon offerte en holocauste pour le profit d'une poignée de dirigeants. La guerre, comme le suggérait Paul Valéry, ne fait-elle pas se massacrer des hommes qui ne se connaissent pas, sur ordre de gouvernements qui se connaissent mais ne se massacrent pas ? Entre épopée héroïque et pitoyable naufrage de l'humanité, voilà comment la Grande Guerre a été appréhendée durant des décennies par une mémoire coupée en deux. Il semble pourtant, avec le temps, que cette fracture se résorbe jusqu'à disparaître presque complètement aujourd'hui. Incontestablement, nous marchons vers l'édification d'un souvenir national – voire européen – unanime, typique du refroidissement de l'objet Première Guerre mondiale, de sa mise à distance dans un contexte dépassionné avant sa condamnation à l'oubli.

### **Retour de la Grande Guerre**

L'oubli ? Voilà bien la terreur des anciens combattants comme de toute la société de l'entre-deux-guerres écrasée par le poids du deuil et de l'hypermnésie, incapable de refermer la page sombre de la Grande Guerre. De l'extrême droite à l'extrême gauche, les formations politiques sont elles-mêmes unanimes pour jurer fidélité aux morts, pour assurer qu'ils ne sont pas tombés en vain et pour les prendre en exemple, mais la nature de cet exemple et du souvenir que l'on doit cultiver n'est pas le même pour tout le monde. « Les uns n'ont rien appris et tout oublié, les autres se souviennent », tonne Maurice Véchin, le délégué de l'Association républicaine des anciens combattants (ARAC), lors de l'inauguration du monument aux morts de Bar-sur-Aube, en 1921<sup>1</sup>. Pour cet ancien combattant proche du parti

---

<sup>1</sup> Cité par Danielle et Pierre Roy, *Autour des monuments pacifistes*, Fédération nationale des associations des amis des monuments pacifistes, 2006.

communiste, ceux qui sont fiers de cette guerre héroïque et qui n'ont que le mot patrie aux lèvres n'ont donc tiré aucune leçon de la grande boucherie. Inversement, la droite qui accuse des manifestants communistes d'avoir craché sur la tombe du soldat inconnu en août 1927 prétend incarner le souvenir des morts face à une gauche fatalement antipatriote et donc irrespectueuse des glorieux disparus. Tout le monde se souvient donc et chaque camp accuse l'autre d'oubli, cette terrible et insupportable transgression. Le fait que la France se tourne en 1940 vers le maréchal Pétain, le « vainqueur de Verdun », en dit long sur la prégnance du souvenir de 14-18 qui paralyse le pays et l'empêche d'aller de l'avant. Le spectre se dissipe en 1944 avec la Libération qui inaugure une nouvelle période historique faite d'espoir et d'enthousiasme, à cent lieux de l'affliction qui avait saisi la France prétendument vainqueur de 1918. Plutôt que « d'entrer dans l'avenir à reculons » (Paul Valéry), comme à l'issue de la Grande Guerre, les contemporains du second après-guerre bâtissent une nouvelle France dans la joie et la fierté retrouvées. Les héros eux-mêmes ont changé : le poilu mort est relégué au placard par le résistant, et le résistant vivant encore, celui qui a triomphé de la barbarie nazie et qui incarne cette France debout, très éloignée de ce pays terrassé en 1918 et de son cadavre inconnu comme symbole d'un triomphe qui a coûté trop cher pour être célébré<sup>2</sup>. Effacée par la Seconde Guerre mondiale, la Grande Guerre apparaît comme condamnée à l'oubli tout comme ces anciens combattants, bérets vissés sur la tête et médailles pendantes dont les jeunes générations des années soixante et soixante-dix se moquent comme des vestiges d'un monde heureusement révolu. C'est le temps où Georges Brassens préfère ironiquement celle de 14-18 à toutes les grandes boucheries de l'histoire<sup>3</sup> et où Coluche campe un ancien combattant ridicule, blessé deux fois, « une fois à l'abdomen et une fois à l'improviste » et qui trouve « bath » les « commémos » et les « médailles »<sup>4</sup>. Et puis, voici que la Première Guerre mondiale opère son grand retour dans les années quatre-vingt-dix, que les romans et les films s'en retournent aux tranchées et que les derniers poilus, ignorés encore deux décennies plus tôt avec leurs histoires harassantes, reviennent sur le devant de la scène à l'occasion de leur disparition et du décompte macabre qui s'inaugure en 2001 quand *Le Télégramme* titre « 14-18 : seuls 142 poilus peuvent encore la raconter »<sup>5</sup>. Dès lors, chaque 11 novembre, les médias nous tiennent en haleine jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que trois en 2007, deux en janvier 2008 et que le dernier, Lazare Ponticelli, s'éteigne en mars 2008.

---

<sup>2</sup> Sur le soldat inconnu et l'évolution de l'hommage national qui lui est consacré, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage, *Le soldat inconnu. La guerre, la mort, la mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Découvertes », 2008, 111 p.

<sup>3</sup> Album intitulé *Trompettes de la renommée*, 1961.

<sup>4</sup> Sketch intitulé « L'ancien combattant », 1975.

<sup>5</sup> Cité par Nicolas Offenstadt, « La figure imposée du dernier poilu », *Le Monde diplomatique*, avril 2008.

Ce retour de la guerre n'est pas seulement lié à l'émotion qui accompagne la fin d'une époque à la fois si proche et si éloignée de nous et que la figure du poilu incarnait. Il n'est besoin que de jeter un œil sur les centaines d'initiatives locales pour s'apercevoir que la Grande Guerre occupe une place considérable dans notre mémoire nationale : à l'occasion du 11 novembre 2008, les expositions, conférences et colloques se multiplient, les sites internet consacrés au premier conflit mondial sont plus actifs que jamais, et les grandes chaînes de télévision consacrent à la guerre des tranchées une série de documentaires poignants. Les éditeurs sont bien sûrs de la partie : pas moins d'une cinquantaine de livres sont montés à l'assaut des librairies ! Le 11 novembre 1998 avait déjà révélé l'importance de la demande sociale sur ce sujet, mais le 90<sup>e</sup> anniversaire de l'armistice bat tous les records en la matière. Comment expliquer ce grand « revival » ? S'agit-il d'un retour du refoulé comme le suggère Stéphane Audoin-Rouzeau ?

### **Mémoire traumatisée, mémoire victimisante**

S'il est difficile d'interpréter les soubresauts de la mémoire, les experts en reconstruction que sont les historiens n'ont pas tardé à formuler diverses hypothèses pour identifier les raisons d'être de cette demande sociale. Une grande explication scientifique et intellectuelle assure que, pour qui veut comprendre le XX<sup>e</sup> siècle de violence et de totalitarisme, il faut en revenir aux tranchées de 1914 et peut-être plus encore à 1917, année qui vit la révélation du géant américain et la révolution bolchevique, c'est-à-dire la substitution de la guerre idéologique à la guerre nationale. La chute du mur de Berlin, la disparition de l'URSS, l'accélération de la construction européenne avec le traité de Maastricht et les débuts de la guerre en Yougoslavie qui ramène brutalement l'Europe à Sarajevo forment un ensemble d'événements qui ferment le XX<sup>e</sup> siècle au début des années quatre-vingt-dix : le retour d'intérêt des contemporains pour la Première Guerre mondiale serait donc conjoncturel, et étroitement lié à cette fin de siècle que seuls des esprits libéraux revanchards ont pu assimiler à une fin de l'histoire. Disons-le franchement, cette explication très intellectuelle qui alimente une mise à distance raisonnée est sans doute insuffisante pour comprendre un engouement reposant sur l'émotion, la compassion et une lecture empathique qui est tout sauf distanciée. De même, il faut écarter l'idée que la production historique, considérablement renouvelée et enrichie depuis les années quatre-vingt-dix jusqu'au déferlement de 2008, aurait suscité un regain d'intérêt. C'est plutôt le contraire qui s'opère : le retour de la Grande Guerre amène en effet de nouvelles générations de chercheurs à l'étude de 14-18 qui, inconsciemment, sont influencés par la demande sociale. Modestement, l'historien doit reconnaître qu'il a peu de poids sur cette même demande qu'il ne parvient pas vraiment à

orienter ni à éclairer, surtout qu'il ne peut y répondre « sous peine de se renier » comme l'affirme Jean-Pierre Rioux<sup>6</sup>. Alors ? Et si ce « revival » n'avait aucun rapport avec la Première Guerre mondiale en elle-même mais relevait d'une interrogation contemporaine sur notre identité à l'heure des grands bouleversements opérés par la mondialisation, la construction européenne et l'ascension du communautarisme ? Le poilu n'incarne-t-il pas le temps d'une communauté nationale une et unanime ? Tout intérêt collectif pour le passé ne répond-t-il pas évidemment à une interrogation présente ? De ce point de vue, c'est le présent qu'il faut interroger pour comprendre ce retour du passé et non l'inverse : l'histoire en tant que discipline scientifique, raisonnée, méthodique et dépassionnée est donc priée de s'effacer et c'est donc la mémoire de l'événement qu'il faut sonder pour tenter d'analyser les motivations de notre société. A ce propos, le fameux « devoir de mémoire » que les médias invoquent traditionnellement pour justifier le souvenir nous donne une première piste de réflexion puisque, en opérant un tri entre ce dont on doit se souvenir et ce que l'on peut oublier, le devoir de mémoire est autant un devoir d'oubli. Finalement, avec l'enterrement du dernier poilu, la France achève peut-être son deuil et tourne définitivement la page de ce XX<sup>e</sup> siècle tragique pendant lequel elle n'a cessé de rétrograder de rang. L'oubli est donc en marche, quoi qu'on en dise, et rien ne pourra l'arrêter. Mais, en attendant, de quoi se souvient-on, de quoi est faite cette mémoire contemporaine de la Grande Guerre ?

Des hommes pataugeant dans la boue, subissant les morsures du froid et des poux, la promiscuité des rats, la peur de la mort, l'odeur des cadavres en décomposition, voilà les images qui viennent naturellement à l'esprit lorsque l'on parle de 14-18. En un mot, on ne se souvient que de l'horreur de la guerre quand l'épopée héroïque est définitivement passée à la trappe. Tout juste ose-t-on pondérer l'horreur par la formule « d'épouvantable grandeur »<sup>7</sup>, pour se rappeler l'incroyable courage des poilus qui sont allés au bout de leur force. Le 10 novembre 1920, alors que le corps anonyme du soldat inconnu venait d'être choisi, le premier adjoint de la ville de Verdun lançait au « glorieux élu » : « Va recevoir éternellement l'admiration des générations futures ». Mais qui est aujourd'hui admiratif en contemplant la dalle glacée qui abrite le soldat inconnu sous l'Arc de triomphe ? L'horreur l'a bel et bien emporté sur tout autre sentiment.

Finies les grandes envolées nationalistes, terminée la justification patriotique d'un conflit qui nous apparaît aujourd'hui comme absurde et ni plus ni moins qu'une guerre civile

---

<sup>6</sup> Jean-Pierre Rioux, *La France perd la mémoire : comment un pays démissionne de son histoire*, Paris, Perrin, 2008, 223 p.

<sup>7</sup> On doit cette formule à Patrick Buisson, in Patrick Buisson, Max Gallo et Jean-Pascal Soudagne, *La Grande Guerre, 1914-1918*, XO éditions, 2008, 351 p.

européenne, remisé au grenier le devoir de se souvenir pour haïr. Le suicide en deux temps de l'Europe, initié en 14-18 et poursuivi en 39-45, la réconciliation franco-allemande, la construction européenne ont rendu inintelligible la Première Guerre mondiale, ou plutôt ont modifié lentement sa compréhension jusqu'à la domination actuelle d'une mémoire compassionnelle et victimisante. Cette tendance à la victimisation n'est pas propre à la Première Guerre mondiale, comme si les Européens voulaient effacer les bourreaux pour se considérer uniquement comme des victimes, mais elle en est constitutive étant donné que les poilus se taillent peu à peu une place de choix sur le podium des sacrifiés et des martyrs. La parole des derniers poilus est ainsi recueillie avec dévotion par des journalistes conscients d'accomplir une mission sacrée et historique, alors même que les témoignages ne manquent pas depuis la grande vague de publication de carnets, journaux et autres souvenirs dans les années vingt. Cette parole des survivants est d'ailleurs elle-même dépendante des évolutions de la mémoire sociale : « On ne savait pas pourquoi on se battait », déclare ainsi Lazare Ponticelli dans une de ses dernières interviews en phase avec notre approche contemporaine de ce conflit atroce, inutile et absurde. Et pourtant, Ponticelli était un engagé volontaire, un Italien que rien n'obligeait à prendre les armes aux côtés de la France dans la Légion étrangère. Si on l'avait interrogé à l'époque, n'aurait-il pas donné un sens à son combat ? Ainsi va la mémoire individuelle, elle répond aux attentes contemporaines, à la plus grande mémoire sociale qui se conforte ainsi par la preuve de l'expérience de ces grands témoins. D'où peut-être l'engouement pour les témoignages des poilus qui sont revenus au goût du jour depuis les années soixante-dix et la parution des carnets du caporal Louis Barthas qui ont ouvert le bal. Pour Christophe Prochasson, le témoin – dont l'étymologie renvoie au martyr – fonctionne comme une « preuve vivante » qui favorise la lecture empathique de la guerre<sup>8</sup>. « En quête d'authenticité plus que de vérité », le public privilégie ces types d'ouvrages qui renvoient l'historien et son jugement critique dans les cordes. Le témoin n'a-t-il pas vécu les événements au contraire de l'historien ? Sa parole n'est-elle pas investie d'un caractère sacré que celle du spécialiste n'a pas ? La mort du dernier poilu ne change rien à l'affaire, contrairement à ce que pensent les médias qui, le 11 novembre 2008, ont insisté sur l'entrée de la Grande Guerre dans l'histoire avec la disparition de la mémoire vivante. Non seulement l'histoire de la Première Guerre mondiale a commencé avant la mort du dernier poilu, mais les témoignages continuent de paraître, sortis des greniers et des tiroirs. Ils ont d'ailleurs encore un bel avenir devant eux, étant donné la patrimonialisation de la Grande Guerre et sa mise en musée, individuelle et collective. Chacun peut en effet retrouver son histoire familiale

---

<sup>8</sup> Christophe Prochasson, *Retours d'expériences*, Paris, Taillandier, coll. « Texto », 2008, 431 p., p.17.

dans la grande histoire nationale, d'où le succès du site « mémoire des hommes » qui met en ligne les bulletins de décès des soldats, ou encore l'embouteillage virtuel qui a suivi la mise en ligne des journaux de marche et d'opération (JMO) par le Service historique de la défense (SHD).

### **Mémoire unanime, mémoire partagée**

Voilà peut-être l'enseignement fondamental d'une à deux décennies de retour de la Grande Guerre : la querelle de la mémoire entre la droite et la gauche s'est apaisée au point de disparaître quasiment. L'interprétation du conflit n'est plus source d'affrontement idéologique puisque le consensus s'est réalisé autour de son horreur et de sa dénonciation. Il n'y a plus de mémoires plurielles, mais une mémoire partagée et unanime dans laquelle tout le monde peut se reconnaître. Au temps de la construction européenne, les nationalistes ont perdu la partie depuis longtemps et la figure des méchants Allemands s'est elle-même envolée. Le film *Joyeux Noël* de Christian Carion (2005) est à ce sujet plein d'enseignement : évoquant le thème des fraternisations de la Noël 1914, le réalisateur veut montrer que les combattants des tranchées, allemands et français, étaient des frères de misère et qu'ils ignoraient pourquoi ils combattaient. Finalement, ce film nous en dit beaucoup plus sur ce que nous pensons aujourd'hui de la Grande Guerre que sur la vision des contemporains de 14-18. Pourquoi se battre ? C'est en effet incompréhensible pour les générations actuelles, et l'incompréhension est devenue une façon de penser la guerre. Faut-il s'en plaindre ? Du point de vue du citoyen, mieux vaut la victoire d'une mémoire humaniste et compassionnelle que la prégnance d'une culture de haine qui prépare constamment la prochaine guerre en vantant la beauté de la mort pour la patrie, même si cette vision fait obstacle à l'entendement historique de l'événement.

Si notre mémoire s'est détournée du nationalisme, la vision marxiste de la guerre voulue par une poignée de militaristes, impérialistes et capitalistes, ne l'a pas non plus emporté. En fait, le souvenir de la grande boucherie s'arrête à la compassion, à la souffrance, et ne cherche plus de coupables intérieurs ou extérieurs, politiques ou idéologiques. L'émotion se suffit à elle-même et suffit pour exéquer la guerre, la vomir et l'exorciser, et peu importe s'il n'y a plus de bourreaux ni de raison de se battre. C'est non seulement la condition du consensus mémoriel national mais aussi celle du consensus européen. Tout le monde pourra se réunir pour pleurer sur les morts, et se tenir la main comme Mitterrand et Kohl devant le champ de bataille de Verdun, pour asseoir notre nouvelle fraternité sur le sang de ceux qui sont tombés et que nous n'avons pas le droit de trahir en continuant à nous diviser. Ou comment bâtir un discours politique positif et constructif sur un passé traumatisant d'affrontement. Lors de la campagne présidentielle de 2007, le candidat François Bayrou s'est

ainsi recueilli à Douaumont devant les innombrables croix de bois de cette jeunesse sacrifiée : « J'ai voulu penser à eux, et c'est une raison de plus de penser à l'Europe », a-t-il répondu aux journalistes qui lui demandaient la raison de sa venue sur ce champ de bataille. Les dernières commémorations, décentralisées à Douaumont, le 11 novembre 2008, ont elles aussi été placées sous le signe de l'unité européenne, comme si l'Europe n'en finissait pas d'exorciser son passé pour se légitimer et continuer à avancer. Mais les soldats de 14 sont-ils tombés pour la cause de l'unité européenne ? L'époque n'était-elle pas au nationalisme triomphant ?

Pour que la mémoire soit unique, il est également essentiel d'enterrer les derniers cadavres qui encombrant encore le placard de la Première Guerre mondiale, au premier rang desquels les fusillés et les mutins de 1917. La ligue des droits de l'Homme, la Libre pensée et les partis de gauche ont soutenu la cause de leur réhabilitation, la droite les a longtemps considérés comme des lâches ou des révolutionnaires voulant singer la révolution bolchevique<sup>9</sup>. Sans le règlement de cette question, il n'est donc pas possible de tourner la page du premier conflit mondial ; or il semble que la France d'aujourd'hui ne soit plus celle qui refusait la distribution du film *Les sentiers de la gloire* de Stanley Kubrick (1957) qui racontait une terrible histoire de fusillés pour l'exemple. Il a même fallu attendre 1991 pour que ce film soit diffusé à la télévision, et encore en deuxième partie de soirée sur Arte ! En 1998, le premier ministre socialiste Lionel Jospin rompt le silence des autorités politiques sur ce sujet dans un discours prononcé à Craonne, sur le champ de bataille du Chemin des Dames : « Certains de ces soldats, épuisés par des attaques condamnées à l'avance, glissant dans une boue trempée de sang, plongés dans un désespoir sans fond, refusèrent d'être sacrifiés. Que ces soldats fusillés pour l'exemple au nom d'une discipline dont la rigueur n'avait d'égale que la dureté des combats, réintègrent aujourd'hui, pleinement, notre mémoire nationale ». Le mot de réhabilitation n'est pas prononcé, mais c'est bien de cela dont il s'agit. Tempête à droite, où le président Chirac juge l'initiative déplacée et où Philippe Seguin, qui croit faire un bon mot, se demande si l'on ne va pas bientôt réhabiliter la Waffen SS. Derrière cette pitoyable polémique, où l'opportunisme politicien joue un rôle de premier plan, on retrouve cette erreur, toujours ancrée de nos jours, qui assimile les fusillés aux mutins. Rappelons que sur les 675 fusillés de la Grande Guerre, la majorité a été exécutée dans les premiers mois de la guerre et que les mutins conduits au poteau d'exécution sont moins d'une trentaine selon les études du général André Bach et de Denis Rolland<sup>10</sup>. Toujours est-il que

---

<sup>9</sup> Sur l'histoire des fusillés dans le débat politique du XXe siècle, nous renvoyons à Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective*, Odile Jacob, 2000, 286 p..

<sup>10</sup> André Bach, *Fusillés pour l'exemple 1914-1915*, Paris, Taillandier, 2003, 617 p. Denis Rolland, *La grève des tranchées*, Paris, Imago, 447 p.

dix ans à peine après le soulèvement bruyant de la droite à la proposition de Lionel Jospin, le président Sarkozy, le 11 novembre 2008, affirme à son tour que « beaucoup de ceux qui furent exécutés ne s'étaient pas déshonorés, n'avaient pas été des lâches mais que simplement ils étaient allés jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. [...] Souvenons-nous qu'ils furent aussi les victimes d'une fatalité qui dévora tant d'hommes qui n'étaient pas préparés à une telle épreuve. Mais qui aurait pu l'être ? ». Et cette fois-ci, pas de polémique : la gauche approuve et la droite s'engage sur le chemin de la réhabilitation en donnant l'impression que c'est elle qui l'inaugure. Qu'en pense l'opinion ? Un sondage organisé par *Le Monde* en novembre 2008 donne les résultats suivants, révélant l'important consensus des Français sur cette question longtemps sulfureuse : 84% de ceux qui ont répondu à l'enquête disent éprouver de la sympathie pour les mutins et 79% sont pour leur réhabilitation. Si l'on excepte les sans opinion, il ne reste plus que 9% d'individus pour refuser la réhabilitation, c'est-à-dire une minorité infime. En quelques années, voilà donc du chemin parcouru et le dernier cadavre en voie d'être enterré.

L'intérêt récent pour les soldats coloniaux relève d'une autre dimension. Les travaux des historiens, les expositions qui sont consacrées aux soldats d'outre-mer et les monuments qui sont inaugurés en leur hommage comme la « constellation de la douleur » de Christian Lapie, série de statues inaugurées dans l'Aisne sur le Chemin des Dames en septembre 2007, ou le monument des combattants musulmans morts pour la France que Jacques Chirac inaugure le 25 juin 2006, servent à consolider notre société métissée par l'immigration. Pour raffermir le lien social dans un pays qui change de visage, le rappel des sacrifices communs vient à point. Le ministre des anciens combattants, Hamlaoui Mekachera, ne cache alors pas ses intentions à propos de ce nouveau mémorial à Verdun qui montre que « la République n'oublie aucun de ses enfants tombés au champ d'honneur » et que ce monument est une « œuvre de justice » qui sert à édifier les générations issues de l'immigration sur leur identité : « Il est important de dire que leurs parents ont participé à la défense du pays ». La participation de Jean-Marie Bockel, secrétaire d'Etat aux anciens combattants, et de Rama Yade, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, à un hommage dédié aux tirailleurs sénégalais, le 3 novembre 2008 à Reims, est inscrite dans la même optique cherchant à souder la communauté nationale et à inclure tous les Français dans cette mémoire collective unanime. A cette occasion, il a été annoncé que le monument « aux héros de l'armée noire » commémorant la résistance des Sénégalais en 1918 sur la montagne de Reims et qui avait été détruit par les Allemands en 1940, serait reconstruit pour 2010. Les quelques tentatives pour brandir le sacrifice des grands-pères par les sans-papiers de l'église Saint Bernard en 1996, ou



les récriminations communautaristes appelant à la repentance en dénonçant l'économie du sang blanc par le massacre des Noirs, une rumeur à laquelle les historiens tordent le coup<sup>11</sup>, sont donc appelées à décliner au profit d'un recueillement réconciliateur et fraternel.

Les fractures se résorbent donc, les blessures se guérissent, et une mémoire unanime se construit, même s'il reste encore quelques dernières ambiguïtés à lever. « C'est grâce à vous, tous les poilus, que nous vivons dans un pays libre », dit un écolier invité à lire un poème lors de l'hommage national suivant la mort du dernier poilu français, le 17 mars 2008. « Ils se sont battus pour la liberté », reprend en chœur Nicolas Sarkozy lors de son discours de Douaumont, le 11 novembre 2008. Est-ce à dire que les Allemands combattaient pour l'oppression ? Eux aussi avaient le sentiment d'être agressés et de se battre pour sauvegarder leur liberté et leur patrie. Cette fausse interprétation vient tout simplement d'un télescopage avec la Seconde Guerre mondiale, tellement plus simple à saisir idéologiquement que la première. En continuant à évoquer ce thème du combat pour la liberté, on continue donc à légitimer la Première Guerre mondiale et à la justifier, une inconséquence quand on la présente en même temps comme une guerre civile incompréhensible et injustifiable. Il s'agit là certainement de la dernière écume de la mémoire de droite en train de se diluer, avec celle de gauche, dans la souffrance, l'émotion et la fraternité européenne.

En conclusion, si la Première Guerre mondiale est toujours un objet chaud, elle est appelée à se refroidir avec le temps. Ce retour d'intérêt constaté depuis une à deux décennies ne durera évidemment pas éternellement, et l'on peut prédire sans risque que la Grande Guerre sera un jour abandonnée à la science historique. La construction d'une mémoire unanime et donc apaisée n'est-elle pas la première condition d'une marche vers l'oubli ? Les polémiques des spécialistes continueront certainement, car l'histoire est débat et interprétation, mais elles n'intéresseront plus la société qui aura enfin enterré les morts qui l'ont trop longtemps hantée. Au terme de cette interrogation sur les circonvolutions de notre mémoire nationale, il nous apparaît donc clairement que le souvenir si vif du premier conflit mondial sert la cause de l'oubli. Commémorer sert à exorciser, à mettre à distance et à réunir, et la mémoire sert à oublier.

---

<sup>11</sup> Le pourcentage des pertes est sensiblement équivalent entre régiments blancs et régiments noirs. Ces derniers ont cependant payé un plus lourd tribut aux maladies poitrinaires.